caractères possèdent une robe d'un rouge foncé et uniforme par tout le corps à part sur le pis qui est quelquefois blanc. On a cependant donné comme Devons des animaux possédant plusieurs taches blanches.

Les Herefords étaient beaux, mais peu nombreux.

Les Galloways semblent abandonner la place qu'ils ont usurpée il y a quelques années; car ils ont diminué beaucoup depuis l'exposition provinciale de 1868. Cette année nous en avons vu trois ou quatre tout au plus et ils étaient loin de posséder la taille et l'ampleur des beaux sujets de cette race. On a compris nous croyons, l'inutilité de cette importation. Dans nos causeries de l'hiver dernier, nous avons parlé de cette race en termes peu flatteurs et les résultats actuels viennent donner un nouveau poids à nos avancées.

La race Alderney a aussi eu quelques représentants à la dernière exposition. Cette excellente race laitière est une précieuse acquisition pour notre pays et rendra de grands services toutes les fois qu'il sera nécessaire de recourir aux croisements pour améliorer l'aptitude laitière de notre race commune.

Tous les Alderneys présentés à l'exposition appartenaient, paraît-il, à un Monsieur Sheldon Stephens.

Arrivons maintenant aux croisements. La plupart de ceux que nous avons vus avaient pour base le sang durham et étaient en général de forts types. Ce système de croisement serait sans aucun doute très-avantageux si l'on n'avait en vue que la formation de sujets propres à la boucherie; car un sujet amélioré par le sang durham engraisse bien plus facilement. Mais dans l'amélioration d'une race il y a deux points importants à examiner: notre agriculture ne trouverait-elle des avantages que dans la spéculation sur les animaux de boucherie? puis vaut-il mieux se servir du croisement que de la sélection. La réponse à la première question est facile. Le cultivateur canadien spéculé surtout sur la production du lait pour en fabriquer du beurre. Des débouchés faciles, un prix élevé, une longue expérience et des pâturages étendus et de plus en plus abondants lui font trouver dans cette spéculation des profits considérables qu'il n'obtiendrait pas toujours dans la production de la viande. Quant à la seconde, nous y avons répondu suffisamment dans nos longues causeries de l'hiver dernier. La sélection est certainement dans la plupart des cas, le moyen le plus sûr et le plus rationnel d'améliorer notre race commune de bêtes bovines. Alors, nous ne voyons plus les avantages que peut obtenir notre culture actuelle de ces croisements que l'on n'est plus à primer.—J. D. SOUMOURN, P. A.

Destruction des chenilles

Lorsque les chenilles sont assez grandes pour parcourir les grosses branches des arbres, elles vont se grouper, le matin, sur un point de ces branches abrité du vent, et là on peut à la vérité les détruire. Mais on ne les voit pas tout de suite; il faut les chercher et encore pouvoir les atteindre, si elles se sont fixées sur une partie élevée de l'arbre; c'est du temps perdu et une difficulté.

Pour s'épargner ces recherches et cette difficulté, il suffit de dresser contre l'arbre une vieille planche longue d'un pied ou deux. Cette planche, posée presque droite, offre aux chenilles l'abri qu'elles désirent; et le lendemain, on les trouve toutes rassemblées derrière cette planche, c'est infaillible.

Après les avoir écorchées avec le dos d'une bêche, on remplace la planche contre un autre à côté du tronc, parce que celles qui pourraient être restées sur l'arbre ne viendraient probablement pas au même endroit, souillé par le massacre de leurs compagnes.

En deux ou trois jours, on arrive ainsi à purger complètement un arbre de ces rongeurs.

L'usage des planches conduit aussi à s'assurer s'il existe des chenilles sur un arbre, lorsqu'on n'en aperçoit pas. S'il y en a, elles ne manquent pas de venir derrière la planche, à moins qu'elles ne soient encore trop petites pour s'éloigner beaucoup de leur nid.

Ce procédé, principalement destiné aux arbres à haute tige, pourrait être employé pour les autres formes, si l'on parvenait à glisser dans les branches une demi-planche ou un morceau de planche cloué à une latte dont l'extrémité reposerait sur le sol, peut-être même en posant tout simplement ce petit morceau de planche contre le pied de l'arbre, au-dessous des branches.

Après la destruction des chenilles, les mêmes planches étendues dans les petits sentiers d'un carré de légumes, lorsque le sol est humide ou rendu humide, attirent les limaces et leur offrent une retraite où on les détruit également.—Le Sud-Est.

Les patates fermentées pour nourrir les vaches

Les agriculteurs qui se livrent à la production ou à l'engaisement des animaux sur une large échelle utilisent depuis longtemps déjà les excellentes modifications que la fermentation imprime à la plupart des substances dont ils nourrissent les bestiaux, soit pour rendre plus facilement digestibles certains aliments denses et compactes, les racines par exemple, soit pour faire appéter et consommer par les animaux des résidus de fermes qui, sans cette préparation, eussent été perdus ou n'eussent pu être employés qu'à titre d'engrais. Mais il paraît que, dirigé avec quelques précautions particulières, ce phénomène, essentiellement chimique, constitue certaines matières alimentaires dans des conditions, telles que non-seulement elles deviennent plus aptes à nourrir les vaches laitières, mais encore qu'elles leur permettent de fournir un lait de qualité supérieure. C'est ce qu'on observe avec les patates, mélangées ou stratifiées dans un cuvier avec du son, on les abandonne ensuite à elles-mêmes pour fermenter.

Voici comment il convient de procéder: Quand le but à atteindre est l'augmentation de la qualité du lait de la vache, on divise les patates au moyen d'un coupe-racines; on en dispose un premier lit au fond d'un cuvier, puis on répand dessus un lit de son et alternativement une couche de patates et une de son, jusqu'à ce que le cuvier soit plein. On couvre alors la cuve et on l'abandonne à elle-même, en ayant soin que la température du lieu où elle se trouve, ne soit pas inférieure à 10 degrés (centigrades).

Au bout de quarante-huit heures, quelquefois plus tard, la fermentation se développe et les matières exhalent une odeur alcoolique agréable et très-prononcée. C'est le moment qu'il faut choisir pour retirer le mélange du cuvier et le donner aux bestiaux. Les vaches en sont très-friandes comme de tous les aliments fermentés, et leur lait, affirme-t-on, acquiert aussi une qualité remarquable que ne lui communiquent souvent pas de très-bons fourrages.

Cette opération peut avoir lieu d'ailleurs avec toutes sortes de racines et donner des résultats plus ou moins satisfaisants selon que ces racines contiendront des éléments plus ou moins nutritifs. Il y a longtemps que nous engageons les cultivateurs à opérer ces mélanges, car ils pourraient de cette façon tirer partie de bien des choses qui sont perdues dans les fermes, et par conséquent nourrir leurs animaux à meilleur marché.—H. DE CHAMOUSSET.

Nous ferons à nos abonnés l'envoi de la Table des matières de la Gazette des Campagnes pour 1869, la semaine prochaine.